

# UN BREF HISTORIQUE DE LA NOTION DE STRUCTURE

## AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE



Il est sans nul doute possible de trouver plusieurs origines à la notion de « structure ». Certains auteurs renvoient aux mathématiques (où l'on a d'ailleurs pu parlé de « structuralisme mathématique »), d'autres à la biologie (registre où on l'a opposée à la fonction). Des emprunts ont effectivement été réalisés d'une discipline à une autre et d'un domaine de scientificité à un autre (en l'occurrence des sciences de la nature aux sciences dites « humaines »), mais les rapprochements qu'ils suggèrent témoignent sans doute d'abord et avant tout de la polysémie du terme. Le danger, d'un point de vue scientifique, est ici de faire du « mythe » dans le sens que donne à ce terme Jean Gagnepain, en l'occurrence d'être avant tout dupe du terme et de conclure de l'identité du mot à l'identité de son contenu, ou plus exactement de ce à quoi il réfère<sup>1</sup>. En d'autres termes, en dehors du fait que c'est le même terme qui se trouve employé dans tous ces domaines, a-t-on véritablement affaire à une même réalité ? La démarche scientifique vise précisément l'inverse de la visée langagière mythique, à savoir dans l'opération de désignation d'une réalité — par ailleurs saisie comme distincte et dissociable de toute autre — une définition la plus précise possible jusqu'à penser pouvoir évacuer toute ambiguïté.

---

<sup>1</sup> La visée mythique, résume Jean Gagnepain, « transforme l'univers en l'hypostasiant pour le rendre conforme à ce que l'on est capable d'en dire. » (1994-2010, p. 113)

Il est également certain que, dans le champ plus restreint des sciences humaines, la polysémie opère. Le terme de structure se trouve ainsi employé de manière parfois très différente selon les auteurs : on saisit clairement que ce que peut en entendre Jean Piaget, par exemple<sup>2</sup>, n'a pas grand chose à voir avec l'usage qu'en font Louis Hjelmslev, voire Roman Jakobson, dès lors que l'on commence à approfondir leur démarche respective. Leur usage du terme relève de perspectives radicalement distinctes, d'un point de vue épistémologique, sauf, encore une fois, à se laisser prendre par le mot et à être du coup persuadé qu'il renvoie d'une manière ou d'une autre à du commun conceptuel. Faire valoir comme arguments le fait qu'il s'agit à chaque fois de réalités « organisées » et qu'elles s'inscrivent dans un « réseau de relations » ne peut véritablement suffire, ces expressions se révélant au moins aussi polysémiques, sinon plus, et ne permettant pas, surtout, de comprendre de quels processus elles sont la résultante selon les occurrences.

## **I- L'APPORT DE FERDINAND DE SAUSSURE.**

Il est incontestable, en tout état de cause, que la notion de structure, telle qu'elle va faire florès dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et telle que va s'en saisir ce qu'on a appelé le « structuralisme », découle des travaux du linguiste Ferdinand de Saussure après la publication posthume de son cours par trois des ses élèves. Pourtant, et c'est le paradoxe, non seulement F. de Saussure n'a pas rédigé cet ouvrage, mais il n'utilise pas lui-même le terme de structure : il ne parle que de « système ». Il s'inscrit à son époque contre une linguistique historique qui part à la recherche des langues-mères et produit dans son champ des « arbres », à la manière de l'évolutionnisme dont elle est imprégnée. « La langue est un système, énonce-t-il, qui ne connaît que son ordre propre. »<sup>3</sup> Cette notion d'ordre propre est essentielle en ce sens qu'elle oblige à comprendre que l'explication qu'on fournira dans le cadre de la linguistique est *interne* au langage et ne s'appuie donc pas sur des raisons externes. D'autres analyses, relevant de champs scientifiques différents, contribuent à rendre compte du langage pris dans sa réalité concrète, mais elles ne concernent pas ce qui fait sa caractéristique spécifique comme

---

<sup>2</sup> Jean Piaget, auquel on doit tout de même le petit ouvrage sur le structuralisme dans la collection *Que sais-je ?*

<sup>3</sup> *Cours de linguistique générale*, p. 43.

système de signes. Ce que F. de Saussure appelle le « signe linguistique » participe d'une *immanence causale* : nulle autre cause que celle qui se trouve en lui-même n'est à rechercher.

Cette cause se comprend donc à partir de la notion de système. Et F. de Saussure d'ajouter qu'il s'agit d'un système de « valeurs ». Cette notion de valeur, étroitement liée à celle de système, est essentielle dans l'élaboration théorique de F. de Saussure. Il s'agit, là aussi, comme pour celui de « système », d'un terme polysémique qui ferait plus penser, de prime abord, au champ de la philosophie morale ou au registre de l'économie. Peut-être est-il possible d'introduire des rapports ou des analogies entre ces différents emplois du terme de « valeur », d'autant que Saussure, on le sait aujourd'hui, entretenait des relations suivies avec Vilfredo Pareto qui enseignait à la même époque à l'université de Lausanne. Il reste que cette notion n'a pas ces connotations : il n'est de valeur que dans le cadre du système considéré et relativement aux autres éléments qui le composent. La comparaison préférée de F. de Saussure pour rendre compte de ce qu'est pour lui la langue, comprise comme système, est celle du jeu d'échec ; elle se révèle particulièrement illustrative. « De part et d'autre, énonce-t-il, on est en présence d'un système de valeurs et on assiste à leurs modifications. Une partie d'échecs est comme une réalisation artificielle de ce que la langue nous présente sous une forme naturelle. [...] Un état du jeu correspond bien à un état de la langue. La valeur respective des pièces dépend de leur position sur l'échiquier, de même que dans la langue chaque terme a sa valeur par son opposition avec tous les autres termes. »<sup>4</sup>

La valeur en question est donc oppositionnelle et relative : un élément d'un système ne peut avoir de valeur en lui-même. Il vaut dans son rapport aux autres éléments du système. Autre manière de comprendre ce que Saussure veut faire ressortir ici, l'élément se définit dans sa différence et donc négativement : il est très exactement ce que les autres ne sont pas à l'intérieur du système<sup>5</sup>. On ne s'étonne dès lors plus de voir attribuée à F. de Saussure dans le *Cours* cette phrase fameuse : « Le mécanisme linguistique roule tout entier sur des identités et des différences, celles-ci n'étant que la contre-partie de celles-là. »<sup>6</sup> Une telle approche oblige à rompre avec la manière

---

<sup>4</sup> *idem*, p. 125-126.

<sup>5</sup> Une structure, écrira dès lors Jean-Yves Urien, « est un ensemble fini d'éléments dans lequel chaque élément a pour définition *d'être ce que ne sont pas les autres* ». Telle est la définition la plus synthétique et la plus claire de la notion de structure telle qu'elle découle de l'enseignement de F. de Saussure (1987, p. 67. Souligné par l'auteur).

<sup>6</sup> *Cours*, p. 151.

spontanée d'envisager le langage. Ce n'est pas la matérialité de l'élément de langage qui importe, son « identité » réelle, mais bien son identité *relative*, c'est-à-dire la valeur qu'il a dans le système dont il dépend. Poursuivant sa comparaison avec le jeu d'échec, Saussure explique que si l'on égare une pièce de son échiquier, il est toujours possible d'utiliser à sa place une pièce équivalente, y compris une pièce qui n'aura rien de ressemblant avec celle qui manque : elle sera identique, du point de vue du système, dans la stricte mesure où on lui confère la même *valeur*<sup>7</sup>.

L'apport déterminant de F. de Saussure tient sans nul doute dans la *dépositivation* ou la *dématérialisation* de l'élément de langage, saisi comme élément d'un système. Ce n'est donc pas l'identité réelle qui compte ; un élément de langage n'a pas de contenu en soi : le contenu d'un mot « n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose. »<sup>8</sup> Encore une fois, F. de Saussure oblige à penser relativement, dans la différence. On est très loin des auteurs qui vont chercher dans la physiologie le modèle de la notion de structure, mais il se dégage également de cette nouvelle approche une critique radicale de ces théories qui s'en tiennent à la positivité des réalités dont elles prétendent rendre compte. Autrement dit, de la notion de système, il est possible de tirer des conséquences épistémologiques nouvelles. Ainsi, F. de Saussure soutiendra-t-il que l'objet ne préexiste pas au point de vue que l'on se donne et qu'à l'inverse, c'est le point de vue qui fait l'objet<sup>9</sup>. Si cette phrase est aujourd'hui célèbre, elle est loin d'avoir été entendue de tout le monde et mériterait d'être rappelée à bien des chercheurs contemporains. L'affirmation que la langue ne connaît que son ordre propre trouve par ailleurs son exact répondeur épistémologique dans l'affirmation durkheimienne selon laquelle le social est *sui generis*, ainsi que dans la revendication freudienne de faire de l'inconscient sa propre cause.

---

<sup>7</sup> « Si je remplace des pièces de bois par des pièces d'ivoire, le changement est indifférent pour le système : mais si je diminue ou augmente le nombre de pièces, ce changement-là atteint profondément la "grammaire" du jeu. » (*id.*, p. 43).

<sup>8</sup> *Id.*, p. 160.

<sup>9</sup> Il résulte de cette affirmation, de manière plus générale, que la réalité ne préexiste pas à la façon que nous avons de la désigner.

## II- LES DÉVELOPPEMENTS DE LA NOTION DE STRUCTURE

Les successeurs de F. de Saussure, dans le champ de ce qu'on appelait la linguistique générale, prolongeront et formaliseront plus encore ses apports. Citons notamment le danois Louis Hjelmslev (1899-1965) qui fera paraître en 1943 un important ouvrage intitulé *Prolégomènes à une théorie du langage. La structure fondamentale du langage*. On voit poindre dans le titre la notion de structure, mais Hjelmslev, qui reprend la notion de signe, retient surtout de Saussure le fait que la langue soit à la fois expression et contenu, et qu'elle se saisisse comme forme et non comme substance. Il élabore son propre modèle qu'il appelle « glossématique » et est sans doute celui qui interprète de la manière la plus radicale l'héritage formel de F. de Saussure. C'est toutefois l'École de Prague, dont le Prince N. Troubestkoy est à l'époque la figure majeure, qui choisira de s'exprimer véritablement, dans la suite de F. de Saussure, en termes de structure. Ce mouvement fonde la « phonologie structurale » et ne prend donc pour champ de recherche qu'une face du fameux « signe » de F. de Saussure, celui qui concerne la formalisation du son et que F. de Saussure avait appelé « signifiant »<sup>10</sup>. C'est à partir de ce mouvement, qui s'articule autour des années 1930-1940, que la notion de structure deviendra explicitement un concept majeur, d'abord donc dans le domaine de la linguistique. Roman Jakobson, membre important de cette école, aura par la suite une influence décisive dans la diffusion de la notion au-delà du champ de la linguistique, effectuant lui-même dans ses travaux des incursions dans des champs différents et des disciplines voisines<sup>11</sup>.

On connaît la suite, en l'occurrence l'exploitation que fera de ce concept Claude Lévi-Strauss dans sa thèse, publiée en 1947, intitulée de manière explicite « Les structures élémentaires de la parenté ». Le concept est alors emprunté à la linguistique pour rendre compte d'une autre réalité que le langage, en l'occurrence la parenté, notion fondamentale en anthropologie. La parenté, montre Lévi-Strauss, peut s'analyser, analogiquement au langage, en termes de structure. La première partie de *l'Anthropologie structurale* (1958) témoigne également de manière très explicite de la

---

<sup>10</sup> Les travaux phonologiques ne constituent qu'une partie des recherches menées dans le cadre du Cercle Linguistique de Prague. Cf. par exemple Fontaine J., 1994.

<sup>11</sup> Il est à noter que le terme « structuralisme » est employé déjà dans le champ de la linguistique dans les travaux du Cercle de linguistique de Prague (Jakobson serait, semble-t-il, le premier à le promouvoir dès 1929).

référence à la linguistique<sup>12</sup>. Lévi-Strauss va jusqu'à soutenir dans cet ouvrage que « la phonologie ne peut manquer de jouer, vis-à-vis des sciences sociales, le même rôle rénovateur que la physique nucléaire, par exemple, a joué pour l'ensemble des sciences exactes. »<sup>13</sup> C'est dire non seulement la nature, mais la force de l'emprunt ; il est requis des chercheurs en sciences sociales, ajoutera d'ailleurs Lévi-Strauss, de vérifier immédiatement les conséquences et l'applicabilité de ces découvertes dans leur ordre de recherche<sup>14</sup>. Jacques Lacan, psychanalyste, séduit par cette opération et les résultats auxquels elle mène, emprunte alors lui-même le concept à Lévi-Strauss et à Jakobson et lance son fameux aphorisme : « L'inconscient est structuré comme un langage ». L'inconscient et pas seulement donc la parenté. Freud, commence-t-il par rappeler, s'appuyant sur Freud lui-même, déchiffre le rêve de la même manière que Champollion opère avec les hiéroglyphes et sa méthode est ici proprement structurale. Un élément du rêve n'a pas de sens en lui-même, ainsi qu'y insiste Freud, mais uniquement par rapport à l'ensemble dans lequel il apparaît. Aussi bien, avance Lacan dès ses tout premiers séminaires, « tout phénomène analytique, tout phénomène qui participe du champ analytique, de la découverte analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans le symptôme et dans la névrose, est structuré comme un langage »<sup>15</sup>.

Il n'est pas sans importance de rappeler que ces auteurs se fréquentent quasiment tous à cette époque et témoignent d'une féconde interpénétration des disciplines à l'intérieur des sciences humaines. Lévi-Strauss et Lacan échangent, semble-t-il, beaucoup ; Jakobson assiste à des séminaires de Lacan ; les uns se rendent aux conférences ou interventions des autres...<sup>16</sup> Le mouvement dit « structuraliste » est en tout cas né ; d'autres auteurs importants, dont Roland Barthes, Louis Althusser, Michel Foucault, Jacques Derrida, le rejoindront, sans qu'aucun de ces auteurs ne se reconnaisse d'ailleurs dans cette appellation « structuraliste ». Comme le fait remarquer Olivier Douville, le phénomène dit « structuraliste » « recouvre des réalités plurielles, des

---

<sup>12</sup> En l'occurrence les chapitres II à IV du livre. Cette partie débute ainsi : « Dans l'ensemble des sciences auquel elle appartient indiscutablement, la linguistique occupe cependant une place exceptionnelle : [elle est] celle qui, de loin, a accompli les plus grands progrès ; la seule, sans doute, qui puisse revendiquer le nom de science et qui soit parvenue, à la fois, à formuler une méthode positive et à connaître la nature des faits soumis à son analyse. » (p. 37).

<sup>13</sup> *Id.*, p. 39.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 40.

<sup>15</sup> 1981, p. 187.

<sup>16</sup> Le 1<sup>er</sup> décembre 1954, lors de son séminaire, Lacan évoque par exemple une séance publique de la veille lors de laquelle il a eu un échange avec Lévi-Strauss (Livre II, p. 43) ; 18 ans plus tard encore, le 19 décembre 1972, il s'adresse à Jakobson, présent dans l'assistance et rappelle qu'il assistait lui-même aux entretiens que le linguiste a donnés quelques jours auparavant au Collège de France (Livre XX, p. 19).

« systèmes de pensées différents et qui sont parfois, antagonistes »<sup>17</sup>. En dehors de l'appel à la notion de structure, ce mouvement n'était de toute évidence pas homogène et ne constituait en aucun cas une école<sup>18</sup>. Quoi qu'il en soit, il déclina, en tant que mouvement, vers les années 1980, et ceux qui étaient censés le représenter connaîtront alors des fortunes diverses. La notion même de structure tendra à être évacuée et le sera même pour l'essentiel. La question, l'une de celles soulevées de manière privilégiée par ce Congrès, est de savoir comment la disparition de ce mouvement, et surtout l'évacuation de la notion de structure a-t-elle pu être si rapide. Comment une telle orientation a-t-elle pu si brusquement disparaître, alors que ceux qui se sont penchés par la suite sur ce phénomène concluent tous au fait qu'il s'agissait d'un réel programme scientifique de recherche, véritablement ambitieux<sup>19</sup> ?

### III- LES CRITIQUES APPORTÉES ET LE REJET DU STRUCTURALISME

Sans doute ce mouvement structuraliste s'inscrivait-il dans une époque critique, aussi bien intellectuelle que politique, et a-t-il pâti du contexte général lorsque celui-ci s'est modifié. Les points essentiels auxquels on le résumait bien souvent ne pouvaient que susciter chez beaucoup des réserves, voire des rejets. En l'occurrence, le structuralisme était assimilé non seulement à un mouvement essentiellement critique, mais, non sans raison, à un anti-humanisme et à une forme de négation de l'homme saisi concrètement. La notion de structure suppose en effet une forme d'analyse qui met en question la position globalisante de l'humanisme selon laquelle l'homme, dans ce qui fait sa spécificité, ne saurait être l'objet d'une démarche le « déconstruisant » ; en d'autres termes, cette notion serait déshumanisante et témoignerait du fait que l'on s'attaquerait à présent à l'homme après une période durant laquelle on avait déjà fait disparaître Dieu. En somme, après la mort de Dieu, on affirmait celle de l'homme et une telle position n'était pas supportable. Tout ceci ne peut toutefois constituer en l'état une

---

<sup>17</sup> 2005, p. 11. Douville rappelle par ailleurs à quel point c'est la linguistique qui a marqué ces auteurs : « ce n'est, après quelques apparitions dans le champ des sciences sociologiques (Marx, Durkheim), qu'avec la linguistique que ce terme s'inscrit dans le vocabulaire des règles de la méthode scientifique et de la construction de l'objet de connaissance scientifique. » (*idem*, p. 12).

<sup>18</sup> François Dosse a pu parler dans son *Histoire du structuralisme* d'une « unité factice », rappelle Olivier Douville (Dosse, 1992, p. 9).

<sup>19</sup> Jean-Clauder Milner y a même vu, malgré la diversité des approches, un « paradigme cohérent et unitaire » (2002, p. 8).

raison suffisante pour rendre compte de la disparition du mouvement structuraliste. Il est certain que ce mouvement, et avec lui la notion innovante de structure, ont souffert des évolutions sociétales en général. On a vu notamment poindre, de manière concomitante à sa disparition, cet autre mouvement dit « cognitiviste ». Les sciences humaines ont toujours été plus marquées que les autres sciences, du fait notamment de leur jeunesse, par les effets de mode, c'est-à-dire les évolutions du social. Le structuralisme constituait aussi une mode et telle est sans doute la raison première pour laquelle les penseurs censés l'incarner ne voulaient pas se reconnaître dans ce mouvement. Une mode est venue se substituer à une autre : le cognitivisme, venant des États-Unis, a envahi l'ensemble des pays occidentaux, surfant sur la vague libérale dans laquelle il était né.

Le structuralisme, du fait même de sa référence première à la notion de système et donc d'ensemble globalisant, fermé sur lui-même, se traduisait encore par l'expression de grandes systématisations et de généralisations auxquelles il n'était dorénavant plus question de croire. Le cognitivisme, notamment, rompait radicalement avec une telle approche ; il se réclamait d'une scientificité nouvelle dans le domaine de la recherche sur l'homme et parcellarisait les recherches, en même temps d'ailleurs qu'il s'affichait comme un mouvement offrant une cohérence d'ensemble, transdisciplinaire. Une critique du courant structuraliste et de l'utilisation de la notion de structure ressortait cependant qui ne pouvait être balayée d'un revers de manche et ne pouvait se réduire à un simple changement de contexte social. Elle affirmait que le structuralisme aboutissait à un formalisme et s'était du coup de lui-même sclérosé, alors qu'à l'origine il était véritablement heuristique. Cette critique doit être prise au sérieux. Le structuralisme aurait en fin de compte généré son contraire, du fait de ce formalisme annihilant auquel il aurait conduit. Au demeurant, les critiques venaient ici de chercheurs qui n'avaient aucune acointance avec ce qui allait devenir la mouvance cognitiviste et elles émanaient parfois de l'intérieur du mouvement lui-même.

La découverte de la notion de structure et son extension à l'ensemble des phénomènes humains constituait une démarche d'importance d'un point de vue scientifique, comme le rappellent donc tous ceux qui se sont penchés après-coup sur le mouvement structuraliste. Il apparaissait très clairement que le fonctionnement de l'homme renvoyait à des processus formels qui demeuraient implicites ou sous-jacents. Les processus grammaticaux s'expliquaient à partir de ce jeu de opérations formelles, de



même donc que l'ensemble des processus proprement humains. Cependant, l'explication du fonctionnement de l'homme pouvait-elle se réduire à la mise en évidence de ce seul jeu formel de processus implicites ? À ne faire valoir que ce seul point de vue, ne risquait-on pas effectivement d'en demeurer à un jeu de transformations purement logiques et de sombrer dans un nouveau formalisme ? Quelle place accorder par exemple dans tout cela à la notion d'histoire ? Alors qu'elle a été au XIX<sup>e</sup> siècle, comme le résumait Foucault, la mère des sciences humaines, elle semblait n'avoir dorénavant aucune place dans une telle approche. Au même titre que l'histoire, la société, conçue depuis Marx comme production humaine, ne pouvait pas plus s'y réduire. Quant à la subjectivité et à ce qu'elle suppose de créativité, de positionnement et de désir, elle paraissait ne plus y avoir de place... Le mouvement de balancier était du coup engagé, comme à chaque fois qu'on s'en tient à une position exclusive et extrême.

En linguistique, la réaction a été pour le moins brutale. Au point où dans les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, la référence à F. de Saussure s'est faite extrêmement discrète<sup>20</sup>. D'abord, il a été rappelé que l'appel à la notion de structure n'éclairait nullement le fait qu'à travers le langage l'homme disait un certain monde, en l'occurrence celui auquel il se confrontait. Il fallait rendre compte de la façon dont l'homme désignait le monde. L'extralinguistique, ou la « référence », faisait ainsi son grand retour, au détriment de toute approche formalisante. Ensuite, on a fait remarquer que, parlant toujours en situation, l'homme entrait en même temps dans des rapports avec autrui. Il parle avec quelqu'un ; il échange avec d'autres hommes. De cela, l'approche formalisante du structuralisme n'avait également rien à dire... La pragmatique a ainsi fait son apparition en linguistique, affirmant que dire, c'est faire<sup>21</sup>, en l'occurrence réintroduisant la « performativité » sociale du langage. Les théories de l'énonciation ont également fleuri, qui mettaient en évidence le fait qu'il y avait bien un énonciateur, s'inscrivant dans un contexte interlocutif et produisant un énoncé<sup>22</sup>. Le même mouvement a gagné les autres disciplines<sup>23</sup>, notamment la sociologie qui n'a cessé depuis d'insister sur « l'acteur » — longtemps délaissé, dit-on alors, dans la tradition

---

<sup>20</sup> La parution de manuscrits découverts tardivement et publiés en France en 2002 a été accueillie dans une relative indifférence.

<sup>21</sup> Cf. l'ouvrage de J.-L. Austin, 1970.

<sup>22</sup> Universitairement, en France, la « Linguistique générale » s'est significativement transformée, à partir de la survenue de ces approches, en « Sciences du langage », au pluriel.

<sup>23</sup> La psychanalyse lacanienne a, quant à elle, conservé la notion de structure et quelque chose de l'héritage saussurien, même si elle a transformé le modèle saussurien.

durkheimienne —, voire sur « l'individu social ». Les grands modèles sont aujourd'hui rejetés et la pragmatique s'est en quelque sorte généralisée, l'appellation même reflétant le refus de toute approche globalisante et formaliste.

### **Perspectives - Dépasser le formalisme et l'unidimensionnalité**

La disparition quasi totale de la notion de structure n'est pas seulement due, nous l'avons vu, à la critique apportée à la dimension par trop formalisante du structuralisme. Il reste que cette critique du structuralisme a abouti aujourd'hui, si l'on résume la situation, à son occultation comme notion opératoire dans le cadre des sciences humaines. Tout s'est passé comme s'il avait fallu choisir et donc éliminer une approche au profit d'une autre. La linguistique, vue autrefois comme la discipline pilote à l'intérieur des sciences humaines dans la mesure où elle avait trouvé, croyait-on, et sa méthode et son objet, en est ainsi venue à privilégier la sociolinguistique, la pragmatique et toutes les théories conférant sa place à l'énonciation, au détriment d'une approche grammaticale structurale qui est à présent carrément délaissée. La notion de structure n'a été évacuée que dans la mesure où on ne savait plus quoi en faire et où, surtout, elle semblait interdire toute réhabilitation du sens et du contexte interlocutif. Il est pourtant possible de sortir de cette impasse en épousant une conception *dialectique* du fonctionnement langagier et, plus largement, du fonctionnement humain. La structure apparaît alors comme un pôle, effectivement sous-jacent<sup>24</sup>, de formalisation, d'abstraction, qui se trouve aussitôt contredit par un autre pôle de recherche de positivité et donc d'adéquation à la conjoncture. Structure et conjoncture vont alors nécessairement ensemble, bien qu'elles s'inscrivent dans un rapport contradictoire. Telle est la solution choisie par Jean Gagnepain dans le cadre de sa « théorie de la médiation » : cette contradiction est en œuvre dans le fonctionnement de l'homme lui-même et seule la pathologie est en mesure de « casser » un tel mouvement dialectique et de voir l'homme s'en tenir alors à un seul de ces deux pôles<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Une « infrastructure *inconsciente* », écrira Lévi-Strauss, à propos des phénomènes linguistiques (1958, p. 40. Souligné par l'auteur).

<sup>25</sup> L'homme « incorpore » la formalisation dans son fonctionnement, mais il n'en reste donc pas à ce qui n'est qu'un pôle ou une tendance, et il vise dans le même temps à remplir cette abstraction que constitue la structure d'un contenu qui pourtant ne parvient aucunement à la combler. Aussi ce mouvement dialectique ne s'arrête-t-il jamais.

Le complément d'une telle démarche permettant d'échapper au formalisme réside toutefois dans un dépassement d'une position fondamentaliste, c'est-à-dire du recours à une explicative unidimensionnelle renvoyant à un seul ordre de causalité. Il faut être en mesure de rendre compte de la différence des objets que chacune des disciplines des sciences humaines revendiquent. Que le linguiste, l'ethnologue et le psychanalyste — pour reprendre la série historiquement rappelée ci-dessus — se retrouvent sur l'appel à la notion de structure ne doit pas conduire à oublier que le premier traite de la « langue », le second de la « parenté » et le troisième de l'« inconscient ». Il faut en conclure que la dialectique qui réinscrit la structure dans un mouvement contradictoire avec la conjoncture, ou l'expérience, opère nécessairement dans chacun de ces registres de la même manière. C'est tout le problème du « comme » que mettent en avant aussi bien Lévi-Strauss que Lacan : il doit être entendu comme une *analogie* de fonctionnement préservant la spécificité « d'ordres de réalité » différents<sup>26</sup>. Or, chez ces deux auteurs par exemple, les citations ne manquent pas qui montrent que l'analogie se mue en dernier lieu en assimilation... L'antériorité de la réflexion sur le langage dans le champ des sciences humaines, conjointe au fait que la raison a toujours été ramenée depuis les Grecs au logos, conduit à réduire ou à ordonner aussi bien la parenté que l'inconscient au langage<sup>27</sup>. À l'inverse, une telle reconnaissance d'ordres de réalité différents, dans lesquels opère alors un même mouvement dialectique, permet de rendre compte de la problématique de l'historicité mise à mal par le formalisme structuraliste. Ce point nécessiterait toutefois un long développement...

---

<sup>26</sup> « Le problème peut donc se formuler de la façon suivante : dans un *autre ordre de réalité*, les phénomènes de parenté sont des phénomènes du *même type* que les phénomènes linguistiques. », résume Lévi-Strauss (1958, p. 41 – souligné par l'auteur).

<sup>27</sup> Lacan, tout en accordant tardivement à Jakobson que son « dire, que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est pas du champ de la linguistique » (*Le Séminaire*, Livre XX, p. 20), n'a eu de cesse d'affirmer que l'homme baigne dans un univers de langage, jusqu'à en faire, très significativement, un « parlêtre ». À quoi répond, par exemple, le passage suivant de Lévi-Strauss qui fait du langage la condition et en même temps la « fondation » de la culture : « le langage apparaît aussi comme condition de la culture, dans la mesure où cette dernière possède une architecture similaire à celle du langage. L'une et l'autre s'édifient au moyen d'oppositions et de corrélations, autrement dit, de relations logiques. Si bien qu'on peut considérer le langage comme une fondation, destiné à recevoir les structures plus complexes parfois, mais du même type que les siennes qui correspondent à la culture envisagée sous différents aspects. » (*id.*, p. 79).

## Bibliographie

- AUSTIN J.-L. (1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, éd. orig. 1965.
- DOSSE F. (1992) *Histoire du structuralisme, tome 2, Le champ du cygne. 1967 à nos jours*, Paris, La découverte.
- DOUVILLE O. (2005), Aujourd'hui le structuralisme ?, *Figures de la psychanalyse*, 5, 12, p. 1-26, Érès.
- FONTAINE J. (1994), Le cercle linguistique de Prague au carrefour des cultures, *Revue germanique internationale*, 1, p. 183-192.
- GAGNEPAIN J. (1994-2010), *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, Institut Jean Gagnepain, Matecoulon-Montpeyroux, édition numérique.
- LACAN J. (1978), *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, le Seuil.
- LACAN J. (1981), *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, le Seuil.
- LACAN J. (1975), *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, le Seuil.
- LÉVI-STRAUSS C. (1947), *Les structures élémentaires de la parenté*, Berlin – New-York, Mouton de Gruyter, 2<sup>e</sup> éd. 1967 et 2002.
- LÉVI-STRAUSS C. (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- MILNER J.-C. (2002), *Le périple structural. Figures et paradigme*, Paris, le Seuil.
- PIAGET J. (1968), *Le structuralisme*, Paris, PUF.
- SAUSSURE F. de (1969), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SAUSSURE F. de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- URIEN J.-Y. (1987), *La trame d'une langue. Le breton*, Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh.